

(par Joseph Guérin Lafontaine, arrière grand-père de Robert Foisy)
(le texte original sera disponible à la Bibliothèque de la S.G.L.)
(source: Roger Héту) (498)

Histoire de Kiamika 1884

Notes historiques et véridiques, par Joseph Guérin, ancien instituteur de Chambly Canton, sur la fondation du Canton Kiamika, dans le haut de la rivière du Lièvre, sur les premiers pionniers et leurs difficultés à s'établir.

Après avoir passé vingt ans de ma vie à faire de la colonisation dans le nord de Montréal, il est certainement téméraire de ma part de laisser le manche de ma hache pour prendre la plume: on ne se fait pas écrivain comme on se fait colon: deux raisons me font prendre cette détermination. Il est paru en 1900, dans un des grands journaux de Montréal, une correspondance sur le Canton Kiamika, tout en donnant de bons renseignements, on en a donné de très faux. L'auteur le fait habiter en 1896, par Pierre Lacosse, Louis Brière et autres, tandis qu'il l'a été en 1884, par T.T. Benoit, Cyrille Dumas, Joseph Guérin, que les fermes les plus avancées étaient celles de M. La Cosse et L. Brière. La correspondance aurait dû dire, s'il avait été bien renseigner, que c'était celle de Guérin, Noé Touchette, François Charbonneau, Joseph Deschamps et Delphome Lacasse. Connaissant ces faits pour les avoir vécus, j'ai écrit, de suite, une réflexion au journal, qui est sans échos. Depuis longtemps des amis auxquels j'eus l'occasion de raconter quelques bribes de mes aventures de colon, me prièrent de publier dans les journaux, en récit des misères de difficultés que j'eus à surmonter dans ma carrière de colon.

En 1883, Monsieur P.B. Benoit, membre alors du Comté de Chambly, au parlement fédéral, un bon père de famille, soucieux de l'avenir de ses enfants, voyant qu'il ne pouvait les établir avantageusement dans les vieilles paroisses de la vallée du St-Laurent, prit la détermination de les placer sur des terres vierges. A cet effet, il visita plusieurs centres de colonisation de la Province de Québec et le Canton Kiamika, dans le haut de la Rivière du Lièvre, et c'est cela qu'il choisit comme étant le plus propice à ses fins.

En canadien patriote, la facilité de s'établir avec ses enfants dans le Nord, il forma une société de colonisation de Montarville. A la suite de plusieurs voyages à Québec, le gouvernement céda le canton à la société avec certaines obligations de la part de cette dernière. Au printemps 1884, Monsieur Benoit envoyait son fils Gérard, accompagné de Cyrille Dumas, son fermier prendre possession d'un beau domaine choisi dans un voyage précédent en face de la Ferme Rouge, sur le Lièvre, propriété alors de James McLaren et Cie. Aujourd'hui, elle appartient à un M. Frs Foisy, riche et brave père de famille de plusieurs garçons.

Au mois de septembre 1884, M. Benoit dit aux membres de la société, que ceux qui désiraient visiter et prendre des lots dans le Canton Kiamika, de venir le rencontrer à Montréal pour ensuite se rendre dans le Nord, au centre de la colonisation déjà désigné. Sur quatre-vingt-quatre membres que comptait la société, quatre se rendirent à son invitation. Joseph Daignault, Frs Robert, X. Cadieux et Jos Guérin, le curé Labelle et son inséparable serviteur, Fréдор Gauthier, firent le voyage de la Lièvre avec nous. Le 24 septembre 1884, nous partons de Montréal et allons à Buckingham, 100 milles. Le 26 au matin, nous nous embarquons sur un tout petit vaisseau qui fait le service sur la Lièvre, de Buckingham au High Rock, 24 milles. A chaque instant, on entend le sifflet de la machine du bateau appeler les habitants riverains pour leur livrer, soit une poche de fleur, un sac de sel, un poêle, une lettre ou un paquet quelconque. Le vaisseau approche de la rive, tantôt d'un côté de la rivière, tantôt de l'autre; les matelots livrent l'objet réclamé, et il reprend sa course à toute vapeur. Belle affaire pour les colons Liévrenois. Au petit rapide de la Salette, le vaisseau approche de terre, on attache un gros câble à sa proue, voyageurs et l'équipage tirent sur la corde, et en vingt minutes le rapide est franchi.

Arrivés au High-Rock, à deux heures, nous laissons le bateau à vapeur pour prendre le canot qui doit nous faire remonter un rapide de trois milles. A certains endroits du rapide, le courant est si fort, la vague si grosse et si agitée, qu'il est impossible de les franchir à la rame. Alors, on remorque le vaisseau à la cordelle. On attache à la proue un long câble, que l'on tire à la file, avec toute la vigueur de nos bras, sautant de roche en roche pour ne pas se mouiller, du moins volontairement.

Pour se rendre à un petit bateau que M. Benoit avait acheté et placé à la tête de la grande Chute, pour nous faciliter le trajet, il faut faire l'ascension d'une très haute montagne par un chemin de portage que les marchands de bois ont fait couper pour leur utilité. Il faut des jarrets d'acier et des poumons bien dilatés à ceux qui montent ou descendent cette montagne par une pareille route. Le corps penché en avant, le nez presque à terre, nous grimpons en nous accrochant aux aspérités du rocher, saisissant les arbustes à notre portée pour nous faire un point d'appui. C'est au versant Nord-Est de cette montagne que les marchands de bois ont construit une immense glissoire d'un mille de long, pour flotter leurs billots afin d'éviter de les conduire par la chute, où ils se briseraient infailliblement. Nous avons pris quatre jours pour faire deux cents

milles, distance entre Montréal et Kiamika. Messe en plein air célébrée par le curé Labelle.

Ce qui attira mon attention surtout, c'est à mon départ de Chambly, l'herbe était courte et jaunie par soleil: ici à la Ferme Rouge, elle est verte, longue et drue. Un grand troupeau de bêtes à cornes, gras et beau, rassasiés de brouter cette nourriture belle et tendre est couché et rumine en repos. Le jour même de notre arrivée, nous préparons un autel sur un terrain qu'on appelait lot de fabrique, pour y célébrer la messe, le lendemain, qui était un dimanche, le dernier de septembre 1884. Avec l'aide de quelques personnes de bonne volonté, nous faisons une éclaircie dans la forêt, plantons une croix, le soir tout était prêt. En montant dans le haut de la Lièvre, au Kiamika, nous avons averti les colons échelonnés le long de la rivière que le dimanche, le curé Labelle dirait la messe en plein air. La nouvelle se répandait promptement. Le dimanche matin à notre grand étonnement, nous apercevons une flotte de canots d'écorce, remplis de colons se balançant majestueusement sur l'eau; frappant le liquide en cadence, les avirons faisaient glisser les frêles embarcations avec une grande vitesse et les rameurs alternant avec le mouvement des avirons, chantaient à pleine voix des chansons canadiennes.

Le curé Labelle, dans une improvisation aussi heureuse que touchante, sut trouver, dans son âme d'apôtre, des paroles encourageantes et vivifiantes pour ses chers enfants des bois, qui eurent pour effet de leur faire verser d'abondantes larmes de joies. J'eus l'honneur, aidé de quelques sauvages, de chanter à cette grand-messe... la première célébrée dans le haut de la Lièvre.

Assistaient à cette messe M et Mme O. Grenier, M et Mme M. Valiquette (Magloire); M & Mme Herménégilde Valiquette; W. Valiquette, Joe Minince et sa femme; Théodore Nadeau et sa femme, Tom Macanabé, sa femme et ses enfants: Thom, Abraham, Elisabeth, Mary-Ann, Mannée, deux sauvages du nom de Chabot et Michaudville, Cyrille Dumas et sa femme, Frank Laing et sa famille (ce dernier était fermier de la Ferme Rouge), P.B. Benoit et son fils Gérard, Frs Robert, Jos Daigneault, Xavier Cadieux, Joseph Bureau, Isidore Gauthier et Joseph Guérin.

Choix des lots. A bonne heure, le lundi matin, nous étions dans la forêt à visiter les lots. Le gouvernement, pour nous faciliter la chose, nous avait envoyé un explorateur habile dans la personne de Monsieur Joseph Bureau de St-Raymond de Portneuf, que nous trouvâmes à notre arrivée chez M. Benoit. Robert et Cadieux prirent des lots sur la Lièvre, Daigneault et moi sur la Kiamika, petite rivière tributaire de la Lièvre. Après cette prise de terrain et un coup d'oeil jeté sur le canton. Nous descendons sans tarder, moi avec l'idée arrêtée de remonter au Kiamika le plus tôt possible pour m'établir sur mes lots. Le nord m'avait fasciné. Sans moyens pécuniers

une toute jeune famille de six enfants, deux garçons et quatre filles, une santé un peu délabrée par dix-sept années d'enseignement comme instituteur, âgé de 44 ans, peu d'expérience de la culture encore moins de la colonisation. Toutes ces considérations examinées et pesées ne purent modifier ma détermination. Une puissance surnaturelle, oserai-je le dire m'attirait, m'appelait dans le nord.

En 1885 le 19 Août, Solin Alix et Adolphe Bail et Norbert Fortier venaient s'établir au rapide de l'Original, douze milles plus haut que la Ferme-Rouge et celle de Benoit; Alix et Bail sur la partie nord du Rapide; Fortier sur la rive Est, en face les uns des autres. Dans l'hiver 1885, pour des raisons que je ne connais pas, Monsieur Benoit vendit son établissement, et Gérard son fils retournait dans sa famille à St-Hubert.

Après ce départ de Gérard, Cyrille Dumas son fermier alla s'établir sur des lots en face de la Ferme-Rouge. Ce brave colon, fasciné comme moi du nord mourut en 1886. Cette même année Victor Dufort de Montréal, venait bâtir un moulin à scie sur la Kiamika. Cette rivière, comme dit plus haut, est tributaire de la Lièvre. Elle est moins large que l'autre mais elle est bien plus profonde.

Ces deux rivières traversent une foule de grands lacs et sont alimentées par beaucoup d'autres intérieures; elles reçoivent leurs eaux par des ruisseaux considérables. Il y a sur ces deux cours d'eau, à des distances assez rapprochées, les uns des autres, de nombreux et puissants pouvoirs d'eau qui n'attendent que les capitaux et l'initiative des hommes de progrès pour fournir la force motrice à des usines à papier, à l'électricité, et que sais-je encore.

Au printemps 1887, l'eau emportait la chaussée et le moulin de Dufort construit avec tant de frais et de peine. Ce fut un très grand malheur pour la colonie naissante, et une perte pour Dufort. L'année suivante, il fit une nouvelle chaussée plus solide que la première et bâtit un autre moulin. Le curé de Notre-Dame du Laus, l'abbé Trinquier, premier missionnaire, desservait la mission du Kiamika de 1886 jusqu'en 1894, ainsi que celle du rapide de l'Original. Il venait dire la messe deux fois l'an; une fois l'hiver et une fois l'été, en canot d'écorces, chez nous et plus tard dans le moulin de Dufort. En 1889, accompagné des révérends Chanoines Plantin et Cambeau, le rév. père Pian et l'abbé Trinquier; l'archevêque Thomas Duhamel d'Ottawa montait par la Lièvre, en canot d'écorces, de Pontmain, N.D. de Fourvière, conférer le sacrement de confirmation aux enfants du Kiamika, dans le moulin de Dufort. Les colons allèrent l'attendre au gros Wabasse en canot et l'accompagnèrent jusqu'au moulin. En 1894, au mois d'août, l'abbé Charles Proulx remplaçait l'abbé Trinquier comme missionnaire du Kiamika et du rapide de l'Original. En 1895, nous bâtissons une chapelle au Kiamika, sur le lot No. 17, dans le 6e rang; et un peu plus tard une église due à l'initiative de notre

curé actuel l'abbé J. A. Lemande qui avait remplacé l'abbé Charles Proulx. Comme dans toutes les nouvelles paroisses, il y eut beaucoup de grabuge chez nous, lorsqu'il s'agit de placer l'église; les uns la voulaient sur la Lièvre, les autres sur la Kiamika. Ces derniers, plus nombreux que les autres, l'emportèrent, mais ils étaient divisés quand au site. Ce n'est qu'en 1902 que l'archevêque trancha la question d'une manière finale.

La colonisation fit peu de progrès, chez nous de 1884 à 1888. La société se berçant de l'espoir d'établir ses membres dans le canton Kiamika qu'elle avait obtenu du gouvernement, ne voulut permettre à aucun étranger d'y prendre des lots et de s'y établir. Sur les instances des colons déjà établis, elle consentit de l'ouvrir à tous venants. Il était trop tard; le mal était sans remède et les colons à l'exemple de Fortier, Alix et Bail, se rendaient en foule au Rapide de l'Original où les lots étaient tout aussi avantageux qu'au canton Kiamika.

Les premiers colons établis dans le canton Kiamika sont, sur la rivière du Lièvre, Gérard Benoit fils de P.B. Benoit, 1884, Cyrille Dumas, 1884, Nap Dumas, 1891, Hormidas Dault, 1892, Aristide Back, 1892. Sur la rivière Kiamika, Joseph Guérin, 1884, V. Dufort, 1886, Patric Maillé, 1889, Pierre Lacasse, 1887, Thomas Fortin, 1888, Jos. Gaudreau, 1888, Isidore Carrière, 1889, Noé Touchette, 1892, (ce dernier s'était établi d'abord sur la rivière en 1885 et dans le canton Valiquet 1890), Alp. Lacasse, 1889, Charles Sarrasin 1890, Isai Poirier, 1890, Frs Charbonneau, 1892, Cyrille Latreille, 1892, Thomas Garneau, 1891, Pierre Garneau, 1891, Auguste Turcotte, 1891, Jos. Morier, 1892, Nap. Charrette, 1891.

On donna à notre paroisse, le nom de St-Gérard de Montarville et Kiamika au bureau de poste. Le bureau a été tenu par Gérard Benoit depuis 1884 jusqu'à 1885 et Cyrille Dumas de 1885 à 1886. A la mort de Dumas, mon fils, Sam, fut nommé Maître de poste et le bureau fut placé chez nous jusque l'an 1903. Nous recevions la malle par un courrier qui l'apportait de Notre-Dame du Laus, deux fois la semaine. Il faisait le trajet en canot d'écorce.

La première école de la paroisse fut construite au village, en 1903, par l'initiative du curé Lemonde. Avant cette époque, les enfants croupissaient dans une déplorable ignorance, sauf ceux dont les parents étaient en état de leur faire la classe, et il y en avait peu malheureusement.

2e voyage au Kiamika

Au mois d'octobre, j'allai à St-Jérôme voir le curé Labelle, pour savoir de lui quelle voie je devrais prendre pour me rendre au Kiamika par voiture. Il y avait deux chemins: par Buckingham ou St-Jérôme. Il fut décidé que j'attendrais les chemins de neige et que je montrerais par voie de St-Jérôme. Le mois de Novembre se passa tout entier sans neige: grand désappointement pour un homme pressé comme je l'é-

tais: alors me dis-je, il va neiger dans les premiers jour de Décembre et je partirai. Le huit, il n'y avait pas encore de neige: bien grand fut encore mon désappointement. Est-il possible, me disais-je, qu'il neigera pas cet hiver et que je ne pourrai pas réaliser le voeu que j'ai fait et caressé depuis si longtemps!

Le neuf Décembre au soir, il y eut dans l'air une espèce de poussière blanche qui peu à peu, se posa sur le sol. J'attendis avec anxiété, le résultat de l'apparence de tempête en préparation. Le matin, il y avait bien trois bons pouces de neige sur la terre.

Pour donner plus de clarté à ce qui va suivre, je dois ici nommer les personnes qui devaient m'accompagner. D'abord, Sam, mon fils, jeune garçon de seize ans, Ambroise Faille, charretier qui devait me monter une charge au Kiamika, S. Surprenant et A. Simard: ces deux derniers devaient travailler pour moi quelques semaines et s'établir en suite, au Kiamika. Ils étaient tous deux d'anciens voyageurs de Bytown: forts bûcherons, mais bien peu d'expérience de la terre neuve.

Le dix, nous partons de Chambly, nous dirigeons vers Montréal par le chemin de Longueuil. A peine rendus à St-Hubert, vers midi, le soleil avait complètement fondu la neige et nous patageons dans la boue par-dessus le pied: les lisses d'acier de nos traînes en frottant les pierres du chemin, faisaient un bruit strident. Entreprendre un voyage de 150 milles, en voiture d'hiver, sur la terre, c'était de la démençe: retourner à Chambly, je ne pouvais m'y résoudre. Dans cette alternative, comme le temps annonçait un peu la neige, je décidai de me rendre à Montréal et attendre là, à l'hôtel Chambly chez Adolphe Chartier.

Après avoir pris quelques effets à Montréal, nous nous mettons en route. Le soir, nous couchons à Ste-Thérèse. La tempête avait fait rage toute la journée. Le 12, nous partons à St-Jérôme où nous prenons encore quelques effets pour compléter nos charges et le soir, nous arrivons à St-Sauveur à dix heures. A cet endroit, je dû prendre un autre charretier pour nous conduire jusqu'à Nominique et afin d'alléger nos charges. Ne connaissant pas les routes de montagnes, j'avais des charges trop lourdes pour nos chevaux. Le 13, nous allons coucher à St-Faustin, le 14, à Conception, le 15, chez le père Gauvrault, ce dernier tenait une "Stopping Place", dans le canton Marchand pour loger les voyageurs; le 16, au Nominique, dernier poste avant d'arriver au Kiamika, où nous arrivons à dix heures du soir, bien fatigués. Depuis St-Jérôme nous avons presque partout levé, tracé le chemin et marché à pied derrière nos voitures pour ménager nos chevaux qui traînaient leur charge dans quinze pouces de neige. Il avait neigé et venté un peu, depuis notre départ, tous les jours. Le rév Père Martineau, de la compagnie de Jésus à qui nous demandâmes l'hospitalité, demeurait dans un tout petit chantier avec son vieux père, sa vieille mère,

et un de ses frères, Vital, nous reçut avec bonté et cordialité; il fit tout en son pouvoir pour nous obliger et nous rendre service. Il hébergeait, chez lui, plusieurs nouveaux colons qui faisaient de défrichement sur des lots, dans les alentours, nouvellement pris.

Pour nous rendre à destination, il nous restait encore 27 milles à faire en pleine forêt, nous devions passer par une toute petite route à peine défrichée, que le gouvernement avait fait faire l'automne précédent pour permettre aux membres de notre société de se transporter, par cette voie, du Nomingue au Kiamika. Pas une seule habitation ne se trouvait sur ce chemin et au moment d'y passer, il y avait quinze pouces de neige au moins et nulle trace de voiture.

En visitant mes effets, le matin, je constatais qu'on m'avait volé deux gallons de boisson que je montais. Je crus d'abord que c'était le charretier que j'avais pris à St-Sauveur et qui s'était empressé après notre arrivée, au Nomingue, de tourner sur ses pas. Plus tard, j'appris que c'était un misérable hôtelier de la Chute aux Iroquois, chez lequel nous avons dîné en passant.

Pour donner meilleur pied à nos chevaux, nous leur traçons la route en marchant devant eux rangeant la neige avec nos pieds. La première voiture creuse un sillon profond dans la neige qui poussée par le véhicule, s'avance sous les pattes du cheval alternativement, nous faisons tracer la route par l'une ou l'autre de nos traînes afin que le cheval, traînant la charge de derrière puisse prendre haleine. Dans les montants trop raides et trop longs, et ils sont nombreux, nous mettons nos deux chevaux en double pour tirer la première traîne d'abord ensuite l'autre: assez souvent il y faut mettre l'épaule pour leur aider.

A midi, nous sommes encore bien peu éloignés du Nomingue malgré nos peines pour avancer. La marche ayant aiguisé notre appétit, nous mettons la chaudière sur un brasier de branches sèches et faisons le thé. Pour alléger nos charges et aller un peu plus vite, je fis jeter, dans la neige, à côté du chemin une partie de nos effets. De sorte que, à quatre heures, il ne restait dans les voitures que le poêle et quelques provisions, le reste avait été semé dans la neige, le long de la route.

Les loups, nombreux dans cette région, surpris sans doute et effrayés, eux-mêmes du bruit infernal qu'ils entendent, hurlent comme des démons déchaînés, tout près de nous. Peu accoutumés d'entendre pareils bruits, nos chevaux sont épouvantés, autant que nous-mêmes, ils se cabrent et c'est avec peine que nous pouvons les maîtriser.

Dans cette route étroite et recouverte par les branches des arbres, il fait très noir: nous ne voyions pas à dix pieds devant nous; à chaque instant, il fallait s'arrêter pour couper les arbres que le vent avait fait tomber en travers du chemin.

Malgré notre grande peur des loups et la crainte d'être dévorés, il fallait continuer la route; autant se faire dévorer en marchant qu'arrêtés; nous comptons l'être à chaque instant.

N'est-il pas vrai que pour des gens des vieilles paroisses du Sud du St-Laurent, accoutumés à voyager dans de bons chemins bien tracés, ne perdant jamais les habitations de vue que se trouver en pleine forêt, par une nuit noire, marchant depuis le matin, dans quinze à dix huit pouces de neige, exposés, à tout instant, à être écrasés par les arbres renversés par le vent, ou dévorés par les loups qui sont à nos trousses, qu'il n'en fallait pas plus pour nous énerver.

Nous avons 27 milles à faire. Je suis parti pour aller à la Lièvre et je m'y rendrai. A un des tours du chemin Chapleau, nous apercevons un tout petit chantier dont le tuyau, dépassant un peu le toit, lance dans la cime des arbres qui l'entourent, des torrents de fumée noire et épaisse. Le père Onésime Grenier, que je connaissais pour l'avoir vu dans mon voyage précédent, aux aboiements furibonds de son chien et au bruit que font les grelots de nos attelages, sort tout étonné, de son chantier, ne sachant que penser des téméraires qui osaient à pareille heure de la nuit, roder autour de son gîte. Le père Grenier était un jobber que la Cie Ross Bros avait placé à cet endroit, le même automne, pour enlever le pin avant l'arrivée des colons.

A la fin de Février, 1885, après m'avoir bûché quinze arpents d'abattis, je congédiai mes deux bûcheurs, mes finances ne me permettaient pas de les garder plus longtemps. Ne se sentant pas de dispositions pour se faire colons je les descendis jusqu'à Buckingham par la Lièvre sur les chemins de glace que les marchands de bois entretenaient, l'hiver, sur cette rivière.

3e voyage

Ayant été trois semaines dans mon voyage à Chambly, Sam mon fils, resta seul au chantier tout le temps de mon absence à cinq milles de l'habitation la plus voisine. Le 17 Mars, je revenais au Kiamika amenant avec moi deux de mes petites filles, Thérèse âgée de huit ans et Marthe de dix ans qui remplacèrent Sam comme cuisinières afin de permettre à celui-ci de m'aider au défrichement. Au printemps, après un travail ardu, nous pûmes semer huit arpents de terre neuve en avoine et navet. L'avoine avait six pieds de haut à sa maturité, et j'ai eu des navets qui pesaient dix-sept livres.

De tous les inconvénients rencontrés par le colon en ouvrant sa terre, celui des moustiques est la plus grande et le moins supportable. Le printemps, du mois de mai au mois de juillet, elles nous incommodent continuellement et le jour et la nuit à moins d'avoir une habitation bien close et les avoir chassées, avant de se coucher avec de la fumée bien forte, alors on peut dormir tranquille. Le jour, il faut se

battre avec elles pour les empêcher de nous étrangler, et malgré nos coups, elles trouvent toujours le moyen de nous atteindre. Je ne sais ce qui arriverait si nous n'avions de la boucane pour les éloigner. Après la journée, rentrés au chantier, en changeant de linge, nous ramassions à pleine mains, sur le plancher, les mouches, écrasées qui introduites furtivement dans notre linge pendant la journée. Nous avions les mains, les bras, le cou, la figure tout sanglants et les oreilles deux doigts d'épais. Si l'on ajoute à cela la cendre et le charbon poudrés sur ces plaies sanguinolentes, nous aurons une idée des souffrances que nous devons endurer.

Les premiers hivers que nous passâmes au Kiamika, nous eûmes beaucoup de difficultés à sortir en voiture. A chaque sortie il nous fallait déblayer deux milles de chemin où nous étions seuls à passer, pour arriver à la route que les marchands de bois entretenaient sur la Lièvre pour arriver à leurs chantiers.

Une grange rustique. Au printemps 1885, j'ensemencai huit arpents de terre neuve en avoine et légumes. J'eus des patates de deux livres. N'ayant pas de grange pour mettre ma récolte de grain à l'abri du mauvais temps, je dus le mettre en meules, et le battre, l'hiver, sur une aire de batterie de glace que je préparai à cet effet, et je vanai le grain au vent du ciel. Je fus si peu satisfait de ce système, sommaire, que l'année suivante, 1886, ayant eu encore une récolte abondante, je résolus de me construire une grange malgré qu'il n'y eût pas de moulin à scier chez nous.

J'abattais un grand nombre de jeunes pins, pour le carré de ma grange, que j'équarris, sur deux faces, avec ma grande hache, je préparai deux milles pieds de planches pour la couverture, pour recevoir le bardeau. Voici comment j'ai confectionné ces 2000 pieds de plancher. Je prenais un billot de 10-15-18 et 20 pouces que je fendais en deux parties avec ma hache et des coins, je fendais et refendais ces parties, jusqu'à ce que j'eusse une cale de deux pouces ou à peu près: alors je mettais une de ces cales dans une coche faite après une grosse logue. Je l'y assujettis avec un coin, ainsi placé avec ma grande hache, je lui fais une face plane, autant que possible, que j'achève avec ma varlope. Comme l'autre face n'a pas besoin d'une si grande préparation, je ne travaille que les parties qui doivent être mises sur les chevrons. Au mois de septembre, j'avais une bonne et belle grange de 42 X 32 pieds, prête à recevoir ma récolte. Sa construction nous avait donné bien des peines et une somme de travail colossal, mais aussi, quel avantage de pouvoir mettre notre grain à l'abri des intempéries des saisons. Il m'aurait été infiniment plus facile d'expliquer une leçon de grammaire à mes élèves que de faire de la planche avec une grand'hache ou du bardeau avec la planche, je ne connaissais pas même ces outils, mais

la volonté, la persévérance, le courage et le grand désir de se faire une place au soleil donnent les moyens de réussir dans toutes nos entreprises.

Nous n'avions apporté dans le Nord, que notre linge et un moulin à coudre, de sorte que pour se procurer les choses nécessaires, il fallait les fabriquer à la maison avec les moyens à notre disposition, j'avais eu la prudence d'apporter avec moi un coffre d'outils qui nous furent d'un grand secours. Je n'étais ni charpentier, ni ouvrier, ni forgeron, ni même cultivateur, cependant la position dans laquelle nous étions, mon fils et moi, nous obligeait de pratiquer tous les métiers ci-haut mentionnés avec plus ou moins d'habileté, sans doute.

Quant à la culture, mon bagage de connaissances n'était pas très grand, cependant, je savais battre au fléau, vanner le grain, faire de la clôture, du fossé, des rigoles, couper à la faucille, labourer, tant bien que mal. J'avais vu et aidé mon père à faire ces choses dans ma jeunesse.

A mon arrivée dans le haut de la Lièvre, il n'y avait pas d'autres voie de communication que la rivière; l'été en canot d'écorces, l'hiver sur la glace. Après avoir vendu nos produits aux marchands de bois, et reçu le paiement, nous profitons des chemins d'hiver que ces derniers entretenaient sur la Lièvre, pour aller chercher des provisions, pour l'année, à Buckingham, distance de 90 milles de chez nous. S'il fait beau temps, nous faisons le voyage dans sept à dix jours, s'il faisait mauvais temps, le voyage s'allongeait à raison de la durée de la tempête. Il y avait différents postes le long de la rivière où nous pouvions loger le soir, plus ou moins confortablement.

4e voyage au Kiamika.

Au mois de juillet 1885, j'allais chercher ma femme et les trois jeunes enfants que j'avais laissés avec elle à Chambly. Je vendis mon ménage à vil prix, j'engageai un charretier, William Deneau, pour me monter une charge de linge au Kiamika. Le 27 du même mois, nous partons pour le Nord par voie de St-Jérôme. J'avais pour faire ce long voyage, un jeune cheval de trois ans, peu préparé, et trop jeune pour lui faire tirer une charge un peu lourde. Aussi, la troisième journée après notre départ, il était épuisé de fatigue, malgré l'aide que je lui donnais dans les côtes en mettant l'épaule à l'arrière ou à l'avant de la voiture, soit pour la retenir ou la pousser suivant le besoin. Arrivé à La Conception, la cinquième journée, je dus louer un cheval pour nous conduire à Labelle. Le mien ne pouvait à peine marcher libre, derrière le véhicule. La sixième journée nous faisons dix milles et vers le soir, à bout de forces, il s'abat dans le chemin sans pouvoir se relever. Heureusement, nous nous trouvions près de la demeure d'un nommé Brault qui logeait, quelquefois, des voyageurs. Rendus à la porte pour demander à loger, elle était cadennassée. Brault était absent.

Espérant qu'il reviendrait le soir à son gîte, nous ne fûmes pas trop désappointés. Notre attente fut vaine, Brault ne rentra pas. Nous fûmes donc obligés de coucher dehors à la belle étoile, ma femme et ses jeunes enfants, dans la voiture, et le charretier et moi dans la grange sur des pelures de bardeaux. La nuit était froide, il y avait une gelée blanche qui nous incommoda beaucoup. N'ayant rien de quoi manger à donner à nos chevaux, nous dûmes leur arracher de l'avoine verte que nous trouvâmes près de la maison. Le matin, il n'était pas tard que nous étions en route pour le Kiamika. La fraîcheur de la nuit, le repos et l'avoine avaient un peu ravigoté mon cheval qui paraissait assez dispos. Après avoir dépassé le Nomingue, le septième jour, et s'être mis en frais de traverser le grand bois du chemin Chapleau, vers trois heures, mon cheval tombe dans le chemin et ne veut plus se relever. Alors, nous l'otons de la voiture, après une heure de repos nous le mettons sur les pattes avec beaucoup de difficultés, nous laissons la voiture dans le chemin avec son contenu et ma femme et moi, marchant à côté de lui, nous le soutenons pour l'empêcher de tomber. Malgré nos efforts pour le tenir debout un mille plus loin, il s'abat de nouveau complètement épuisé. Voyant l'inutilité de nos efforts pour le rendre chez nous, comme la nuit arrivait, je l'attachai après un arbre et le laissai là, à terre, rien à manger. Nous nous rendons à un petit camp d'écorce que je savais être le long du chemin Chapleau pour y passer la nuit. Comme nous y arrivons, une pluie froide et drue, accompagnée d'un fort vent du Nord, commence à tomber. Ayant installé ma femme et les jeunes dans ce camp rustique, le charretier et moi, nous nous mettons en quête de foin bleu pour soigner les chevaux, peines inutiles, il faisait trop noir, nous n'en trouvons pas. Revenus au camp, nous leur cassons des branches qu'ils grugent avec bruit, tout frissonnant sous la pluie froide qui leur tombe sur le dos toute la nuit.

Le feu allumé et bien alimenté dans le camp, nous séchons nos habits et la femme nous préparer le souper que nous dégustons avec appétit. Fatigués comme nous étions tous, le sommeil eut bientôt raison de nous, alors nous nous étendons sur nos couches humides, moi sans crainte, mais il n'était pas ainsi de la femme et des enfants. Ayant toujours demeuré sur les bords enchanteurs du Bassin de Chambly, dans le coquet village du Canton, n'ayant jamais été plus loin que l'église de la paroisse, tout courageux qu'ils étaient, il est facile d'imaginer combien en effet, ils devaient être inquiets, émotionnés même, en traversant un pays de côtes, de montagnes, de forêts immenses, coucher dehors. Il n'en fallait pas plus pour les épeurer.

Grande fut la joie au logis, de part et d'autre, à notre apparition, les enfants de revoir leur mère, et la mère de revoir ses enfants, après plusieurs mois de séparation. Mais le coeur de celle-ci, fut ému à la vue du gîte rustique qui allait l'abritée, elle et

les siens, et surtout, en voyant ses deux chères petites filles, Marthe et Thérèse, mangées par les mouches, les jambes et la figure couvertes de gales sanguinolentes.

Avant de partir de Chambly, je lui avais bien donné une idée des difficultés qu'elle aurait à rencontrer et à vaincre, de la position dans laquelle elle allait se trouver. Son manque d'expérience de la vie du colon, ne lui permit pas de réaliser mes explications, elle s'était fait un idéal bien différent des choses qu'elle voyait mais en femme courageuse et intelligente qu'elle était, elle eût bientôt pris le parti que la sagesse et l'intérêt commun conseillait. Sam, mon fils, s'empressa, le jour suivant, d'aller chercher le cheval laissé dans le chemin Chapleau qu'il amena à la maison avec beaucoup de peines.

Comme je tenais à sauver la vie de mon cheval, en ayant grand besoin, j'en pris grandement soin. Malheureusement, je n'avais que de l'avoine verte à lui donner pour nourriture et cet aliment était trop laxatif pour lui, pensai-je. A peine installé dans une étable pontée en bois rond, qu'il s'abattit comme une masse. Je le laissai à terre pendant quelques jours, mais voyant qu'il se massacrait la tête, le corps et les pattes dans les efforts qu'il faisait pour se déplacer sans pouvoir se lever, je crus bon de lui aider: la femme, les enfants et moi, les uns à la queue, les autres à la crinière nous tachons de le mettre debout sur les pattes; peines inutiles, la bête ne peut faire aucun effort pour s'aider; elle est sans force et sans vigueur, et nous ne sommes pas assez forts, nous mêmes, pour lever cette masse sans énergie. Je suis obligé d'aller à la Ferme Rouge, à travers le bois, à quatre milles de chez nous, chercher des hommes pour nous prêter secours. Trop faible pour rester longtemps debout, quelques heures après l'avoir relevé, il tombait à terre de tout son poids. J'allai trois à quatre fois chercher les gens de la ferme, après ses chutes pour nous aider, mais comprenant bien que c'était pour eux une perte de temps trop souvent répétée, qu'ils finiraient par se lasser. Je cessais d'aller les inviter de nouveau. Je pris ma hache bien des fois pour l'assommer. Les gens qui le voyaient, me disaient tous que je ne pourrais jamais le rattrapper. En effet, il était tellement couvert de plaies virulentes et nauséabondes que le coeur nous bondissait en l'approchant. Ce qui me faisait espérer contre toute espérance, étendu à terre comme une charogne infecte, il mangeait son avoine verte avec avidité.

Comme la nécessité est la mère des inventions, je finis par trouver un moyen de le lever sans l'aide des gens de la Ferme-Rouge. (Nous prenons quatre câbles que nous adaptons à deux rouleaux mortoisés, que nous plaçons sur la couverture plate de l'étable, deux bâtons, liés ensemble au moyen des sacs de sel, attachons les câbles aux bouts des bâtons, après avoir passé les sacs sous le ventre du cheval, tournant les rouleaux avec des bâtons induits dans

Les mortoises du rouleau: en un instant le cheval est debout sur ses pattes).

P'tit Black, c'est ainsi qu'on l'appelait passa l'hiver malade. Ce n'est qu'au printemps, lorsqu'il put manger de l'herbe qu'il commença à prendre de la vigueur. Il vécut 28 ans, et jamais il n'eut une heure de maladie, dans la suite. L'avoine verte lui fut très salutaire, et je suis convaincu que c'est grâce à cette nourriture laxative que j'ai sauvé mon cheval de la mort. A 28 ans, ayant reçu un coup de pied dans les muscles, je fus obligé de la faire tuer pour l'empêcher de souffrir.

Lorsqu'au mois de juillet, j'eusse été chercher ma femme et les trois enfants restés avec elle à Chambly, notre séjour dans le bois fut encore infiniment plus agréables, et j'y ajouterai même heureux. Loger dans un chantier de 14 X 17 pieds, en bois rond couvert en auges, mes six enfants, leur mère et moi, nous étions un peu à l'étroit. Un poêle de trois pieds, une table, des bancs et chaises, quatre lits dont deux superposés l'un sur l'autre comme dans les navires: ces objets nécessaires, occupaient une large place dans la demeure et nous laissaient peu d'espace. Cependant, lorsqu'en 1886, nous eûmes le bureau de poste, j'ai compté jusqu'à 17 colons couchés dans notre chantier.

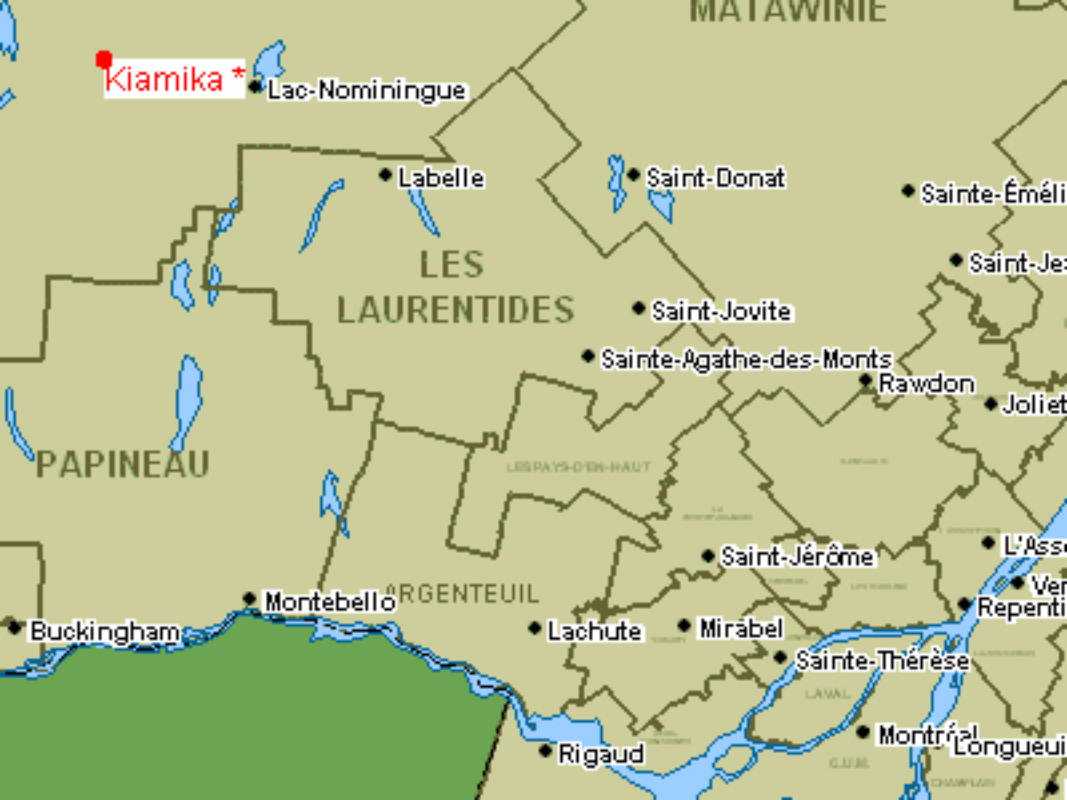
Il arrivait quelquefois, que le courrier qui apportait la malle en canot d'écorce, retardé dans ses courses par le vent ne pouvait arriver à l'heure réglementaire; alors, les colons qui demeuraient à 10, 12, 15 milles du bureau, rendus chez-nous, ils attendaient le courrier. Il fallait les héberger et le plus souvent leur donner à manger gratuitement. Je me rappelle qu'un certain jour avoir donné dix-sept repas. Quelques-uns de ces colons, croyaient que j'étais obligé de les nourrir parce que nous avions le bureau de poste: aussi, n'apportaient-ils jamais de sac.

Nous avons fait de très grands sacrifices en laissant le beau et pittoresque village du canton de Chambly, où était nés ma femme et mes enfants, et où moi-même, j'avais passé la plus belle partie de ma vie, au milieu des élèves, pour m'en aller au milieu de la forêt; exposé à toutes sortes de privations, d'inconvénients; loin des voisins, que le canot d'écorce pour aller à nos affaires. La perspective encourageante qui se montrait au début de notre entreprise, nous donna de grandes espérances de réussite.

Mes quatre filles se sont mariées très avantageusement, elles ont pris des bons garçons, riches et intéressés. Elles vivent heureuses autant qu'il m'est permis d'en juger par les apparences. Maurice le dernier de la famille, est aussi marié à une très bonne femme. Sam, l'aîné est encore garçon: ça tout l'air que l'état du célibat lui va bien. Il s'est amassé une petite fortune au service de Frost and Wood et l'International, deux compagnies de machines agricoles.

Dans le récit que je viens de faire de notre vie de colon dans le Nord, je dis des choses utiles et inutiles, interdisantes et peu interdisantes, mais aussi combien j'en passe sous silence qui auraient bien pu avoir leur place ici, si je n'étais pas déjà trop long. Tout ce que je dis est vrai et vécu.

Ce sont des souvenirs que je veux laisser à mes enfants et petits enfants qu'ils pourront lire quand je serai parti pour l'au-delà. Les premiers témoins et partis même des faits rapportés; ce sera pour eux, une réminiscence des jours passés qu'ils n'oublieront jamais, ayant été les acteurs des drames vécus dont je parle. Les autres devront aussi lire avec intérêt des faits où leurs parents et grands-parents sont les personnages réels d'un roman plus ou moins important mais vécu.



Kiamika *

Lac-Nominingue

Labelle

Saint-Donat

Sainte-Émélie

LES
LAURENTIDES

Saint-Jovite

Saint-Jerôme

Sainte-Agathe-des-Monts

Rawdon

Joliette

PAPINEAU

LES PAYS D'EN-HAUT

Saint-Jérôme

L'Assomption

Buckingham

Montebello

ARGENTEUIL

Lachute

Mirabel

Verreuil

Repentigny

Sainte-Thérèse

Rigaud

Montréal

Longueuil

LAVAL

C.U.S.B.

CHAMPLAIN